Tirons le conte.

C'était un continent tout entier réduit en esclavage parce que noir. Faux.

Une variante donc. Il était une fois, des hommes et des femmes réduits en esclavage parce que Noirs. Deux fois faux.

Quoi donc? Il était une fois des « choses » sorties tout droit du cœur des ténèbres et humanisées en « Noirs », en « Nègres » grâce à l'esclavage. Cela s'entend mieux.

Il fut dit, raconté, débattu, écrit, consigné, accepté : Ils n'ont pas d'âme, ils n'ont pas de gouvernement, pas plus qu'ils n'ont d'Esprit. Ce sont des bêtes, ce ne sont pas nos semblables, seulement des instruments utiles... Absolument, positivement.

Donc?

Voués à la servitude.

Vous voulez dire servitude naturelle ou légale?

Non, *TRAITE* et *ESCLAVAGE*.

À qui la faute? Un nom, des noms, des responsables.

Cela se pourrait-il seulement?

Des faits donc : cargaisons, bétail tout court, miasmes, « Bois-d'ébène », « Piezas de Indias », « nègres » sales, viols, peste, dysenterie, odeurs, puanteurs, gangrène, outrages, morts, reins cassés, rêves fracassés, fouets, corps torturés, brisés, broyés, corps jetés à la mer, défis, résistances, naissances, « migrants-nus », fétiches impuissants, dieux battant en retraite, cultures mêlées, métissées, créolisées dans le ventre du navire... richesses créées.

Pour les autres. Pour le Maître Blanc. Pour l'Occident. Pour la Civilisation.

Ainsi, étaient-ils des hommes?

Force nous est de le constater.

Monogénie ou Polygénie? Continuité ou contiguïté de la race humaine?

Trêve de discours, de débats, de parlements. Abolissons, Abolissons...

Génocide à reconnaître donc?

Non. *Il n y a jamais eu de volonté expresse d'extermination*. C'était l'ordre des choses. Du passé faisons table rase et fraternisons.

Pardon Seigneur, nous ne le savions pas! Nous ignorions!

Insensés donc?

Non. Seulement des artisans sérieux de la Sacro-Sainte *Entreprise Coloniale.* Travaillant à la modernité européenne, à la supériorité occidentale. Faisant œuvre de Civilisation et de Rédemption...

Qui parle(nt) ? On dit quoi ?

Le Groupe de Recherches et d'Études sur les Noirs d'Amérique Latine (GRENAL), à travers *Marges 21,* a voulu remonter le conte dit, afin d'en démêler les fils. Ce faisant nous courions un grand risque. En effet, la question de la (?) responsabilité de Las Casas dans l'esclavage des Noirs est source de polémiques. Ces quelques remarques qui accompagnaient l'acceptation de certains collègues participant (ou qui allaient le faire) à ce numéro en témoigneraient assez :

Pr. André Saint-Lu † : « *Puisque vous m'accordez quelque crédit en matière lascasienne, laissez-moi vous avertir que tout ce qui, dans le recueil que vous mettez en chantier, s'éloignerait substantiellement des faits rassemblés dans les pages que je vous transmets (et que j'avais rédigées après avoir pris l'avis des "lascasistes" français les plus autorisés), constituerait, volontairement ou non, et que ce fût de bonne ou de mauvaise foi, une très grave violation de la vérité historique* ».

M. Fernando Retamar : « *Déjeme adelantarle que la acusación a Las Casas es sumamente injusta, y fue urdida por los peores reaccionarios. Fernando Ortiz, el gran estudioso de nuestras raíces africanas, asumió ardorosamente la defensa de Las Casas, y dejó la cuestión aclarada hace muchas décadas* ».

M. Juán Duran Luzio : « *He recibido su invitación para participar con un artículo en el volumen dedicado a Bartolomé de Las Casas y su participación en el affaire de los esclavos negros en el Nuevo Mundo. Me interesa señalar que Bartolomé de Las Casas no es el iniciador del movimiento esclavista en América : antes de su propuesta de 1516 hay ya tránsito de esclavos negros hacia las Antillas, como consta en documentos impresos varios* ».

Pr. Michèle Guicharnaud-Tollis : « *La promotion de l'introduction des esclaves (africains ou blancs) que Las Casas a préconisé en 1516, ce que Soberano y Sanz a appelé une aberration, entre dans la logique d'un homme et d'une époque* ».

Pr. Alain Milhou : « *Je vous propose un texte général de mise en perspective historique et théologico-juridique sur "L'Église ibérique et l'esclavage des Noirs (XVe-XVIIe siècles)". Je crois qu'il est indispensable qu'il y ait ce type d'étude dans le volume que vous projetez afin de ne pas faire de contre-sens anachronique sur la proposition du clerc (il n'était pas encore dominicain) Bartolomé de Las Casas en 1516* ».

D'une manière générale, lorsqu'il s'agit de Las Casas (l'homme et ses œuvres) on a toujours l'impression d'assister à une polarisation des opinions, à un balancement entre l'hagiographie ou le dithyrambe (même nuancé par ce que l'on considère comme des manquements lamentables mais justifiables de Las Casas) et la vindicte ou le *vituperio* (pour reprendre le terme à F. Ortiz).

Heureusement d'autres analystes, d'autres voix se tiennent à égale distance des deux positions précédemment évoquées. Pour le Groupe de Recherches et d'Études sur les Noirs d'Amérique Latine (GRENAL), l'invitation envoyée le souligne assez, il ne s'agissait pas de se servir de la onzième proposition (« *undécimo remedio* », 1516), pour attaquer ou salir bassement la mémoire de Las Casas, en offrant un espace-exutoire au déploiement de contre-vérités. Ainsi que M. André Saint-Lu nous l'avait naguère gentiment fait remarquer il s'agirait alors d'une pseudo ou d'une fausse recherche.

La qualité et le sérieux des contributions (articles, interviewes, notes de synthèse) réunies dans ce volume plaident assez en faveur de la démarche du *GRENAL*. Elle ne visait pas à remettre Las Casas sur la sellette (au nom de quoi ? À partir de quelle légitimité ?) mais à essayer d'éclairer le plus largement possible une problématique qui agite encore les milieux académiques, universitaires et politiques.

Nous avions donc souhaité aboutir à une confrontation entre des chercheurs de formations diverses (historiens, anthropologues, sociologues, littéraires, civilisationnistes, philosophes, etc.) et d'horizons divers (Afrique, Europe, Amériques, Caraïbes, etc.,). Car, on en conviendra parfaitement, même si nous croyons et témoignons tous du bien fondé du *Logos*, il n'en demeure pas moins que nous fonctionnons dans, ce qu'il est convenu d'appeler, des « traditions universitaires » différentes.

Cela veut dire que nous avons affaire, pour des raisons longues à évoquer ici, à des problématiques plus ou moins imposées et voire même légitimées tandis que d'autres sont occultées, rendues impensables. Cela veut dire aussi qu'il y a des approches théoriques ou critiques plus ou moins autorisées, un consensus plus ou moins établi sur telle ou telle question, des références obligées, une certaine perception du rapport entre le sujet observant et l'objet analysé, etc. Finalement, cela implique certains présupposés éthiques, idéologiques ou politiques : ce qui est chic et ce qui est tenu pour vulgaire, etc.

La confrontation est indirecte, elle se fait par le biais des articles ici publiés. L'idéal serait que ce numéro spécial de *Marges* donnât lieu à une autre confrontation, cette fois-ci plus directe lors d'un congrès, d'un colloque ou d'une table ronde. Nous essaierons de faire en sorte qu'elle se matérialise.

Par ailleurs, la démarche du GRENAL visait aussi, on nous le pardonnera certainement, à « affranchir » Las Casas de la « main-mise » des historiens et des « civilisationnistes », du monopole de la discipline histoire (et ses ramifications). Car, il faut reconnaître que la trajectoire individuelle du dominicain ainsi que ses œuvres, du fait de leurs multiples implications, maintes fois signalées (colonialisme, humanisme, droit des peuples, défense des opprimés, tolérance, messianisme, désobéissance, réformisme, moralisme, utopie politique, figurations ou refigurations symboliques, etc.) ont été investis (et continuent de l'être) par des discours autres que ceux dits historiques.

C'est la raison pour laquelle il nous a semblé judicieux et voire même indispensable de prendre en compte les lectures ou les « représentations » que ces discours donnent de Las Casas, de ses idées, de ses propositions, etc. Bien entendu, cela pourrait paraître iconoclaste et peut-être davantage encore éclectique.

N'est-ce pas là, en effet, l'argument d'autorité que l'on oppose souvent à toute démarche visant à une recherche transdisciplinaire? Le débat est ouvert en permanence; il nous renvoie, en réalité, à l'idée que nous avons de nos disciplines respectives et à ce que nous considérons comme leurs frontières et prérogatives propres.

Nous sommes, pour notre part, convaincus de la richesse d'une démarche réellement transdisciplinaire. Elle a au moins le mérite d'éviter un cloisonnement par trop rigide et néfaste pour la recherche. C'est fort justement que Serge Gruzinski met en garde contre la tentation disciplinaire et, au reste, autoritaire :

> ... Il faudrait livrer nos outils d'historien à une critique sévère et réexaminer les catégories canoniques qui organisent, conditionnent et souvent cloisonnent nos recherches : économie, société, civilisation, art, culture... (*La pensée métisse*, 1999, p. 49).

Qu'il nous soit permis d'en savoir gré très sincèrement à tous ceux et celles qui ont cautionné ce projet et tout particulièrement à celles et ceux qui ont participé à ce volume. Cela aura permis, à n'en pas douter, un meilleur éclairage des contextes (religieux, théologique, juridique, politique, idéologique, sociohistorique, etc.) qui informent la onzième proposition de Las Casas (1516).

Cela aura aussi permis de montrer qu'il n'est pas légitime de vouloir circonscrire Las Casas à une époque donnée, certains contextes dont il a été question lui survivent, en effet, encore. Mieux, l'œuvre et la trajectoire de Las Casas, outre le fait qu'elles appellent des comparaisons ou des mises en perspective saisissantes[1],

1. Certains articles publiés ici le soulignent amplement. On consultera aussi avec beaucoup d'intérêt le livre de Juan Durán Luzio, *Bartolomé de Las Casas ante la conquista de América. Las voces del historiador*, Editorial de la Universidad Nacional, Heredia, Costa Rica, 1992. En particulier le chapitre I « Bartolomé de Las Casas y Tomás Moro. Páginas coincidentes en el umbral del Nuevo Mundo ».

sont régulièrement réappropriées, réinvesties à partir de positions d'énonciation distinctes et donc, on peut le parier, à partir d'intérêts contradictoires.

Les démarches analytiques adoptées et les sources examinées sont le fruit d'un libre choix. De sorte que les conclusions tirées ou lectures proposées n'engagent, en principe, que la responsabilité de chaque participant. Quoi qu'il en soit, en tant que coordonnateur du GRENAL nous souhaiterions témoigner à chacun d'eux notre sincère reconnaissance. Nous espérons pouvoir toujours compter sur leur contribution dans le projet d'écriture critique du GRENAL.

Nous voulons aussi témoigner notre reconnaissance profonde au Pr. Daniel Meyran, directeur du CRILAUP, pour son appui infaillible, pour sa présence bienveillante et discrète dans les moments de doute et de découragement fatalement inhérents à la trajectoire des « jeunes chercheurs ». Plus qu'un patron de laboratoire il est, pour nous en tous les cas, avant tout *un asesor cómplice*.

Que soient remerciés nos étudiants, nos amis et nos collègues dont l'écoute bienveillante, les remarques, les critiques franches et les suggestions nous ont permis de mieux définir ce projet (et de croire en sa justesse) qui connaît aujourd'hui un aboutissement partiel. Nous pensons en particulier à : Michèle Soriano, Mathilda Ida Lavou « *caïlcédrat de toutes les couleurs* », Sol Villacèque, Jeanne Raimond, María Amoretti, Michael Aronna, María Nieve Araujo, Peter Gaines, Sébastien Lefevre, Agnès Soler, Salido Brigitte, Yolande Eulogia Llorente, Narcisse Komas, Ahmed Ben Naoum, Orla Smith, Clément Akassi Animan « *woyo* », Wilfrid Miampika, Muriel Altunaga, Patrice Kossigan, Monique Carcaud-Macaire, Gil Perez, Chantal Kwevi Alela, Luz Palomera, Evelyne Mboka, François Martinez, Amandine Semat, Amelia Royo, Philippe Schaffhauser, Francis Suréda, Joël Delhom, Maya García, Jaime Arocha, Sara Luján, Adriano Mixinge, Landry Ogula, Patricia Bohollo, Elizabeth Araisa, Valentine Yapopa, Eva Bueno, Danielle Ada Ondo, Beba Gaines, Aiko Koudou *le monument*[2], Eduviges Font Qiñones, Didier Firmin Ozzengué, Jacob Bomba, Rémi « *Berger* » Totoro zô, Sonia Jones, John Beverley, Manuel Alvarado, Sosthène Onomo Abena, *le roublard*...

Que Monsieur Lerouge et Madame Catherine Castel soient également remerciés pour leur patience mais surtout pour leur souci inégalé d'efficacité et du travail bien fait.

2. Aujourd'hui décédé. Qu'il repose en paix.

Nous dédions volontiers ce volume à tous ceux et celles qui travaillent à rendre réellement pensable ce qui, de notre point de vue, continue d'être abusivement désigné par « la ciudad letrada » comme « *el problema negro en América Latina* ». Nous sommes persuadés, suivant en cela Gastón Baquero, qu'il va falloir inverser la donne en osant dire « *América Latina, problema del Negro* ».

Un tel renversement nous appert comme l'une des conditions *sine qua non* pour sortir des discours convenus souvent marqués au coin de l'ambiguïté ou d'un paternalisme bon teint et, enfin, poser dans d'autres termes la « présence-histoire » de Noir-e dans les Amériques.

Cric, Crac... Bois Sec... Mbayé... éééééééé, Mbayé... éééééééé. Cric, Crac. Cadabrac... Place aux conteurs-critiques, place aux tisserands de la parole.